



HAL
open science

Marius-Ary Leblond et la littérature coloniale à La Réunion : l'inspiration naturaliste dans la représentation de l'autre

Bernadette Doffenies

► To cite this version:

Bernadette Doffenies. Marius-Ary Leblond et la littérature coloniale à La Réunion : l'inspiration naturaliste dans la représentation de l'autre. Travaux & documents, 2016, Perception, représentation, compréhension, 50, pp.119-126. hal-02164328

HAL Id: hal-02164328

<https://hal.science/hal-02164328>

Submitted on 25 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Marius-Ary Leblond et la littérature coloniale à La Réunion : l'inspiration naturaliste dans la représentation de l'autre

BERNADETTE DOFFENIES¹

RÉSUMÉ

L'expansion coloniale française au XIX^e siècle a conduit à la naissance d'un mouvement littéraire, la littérature coloniale. Le romancier colonial, selon Pierre Mille, est un écrivain né dans la colonie. Pour étudier le roman colonial à La Réunion, le champ de recherche a été limité aux romans des Leblond. Ils présentent des « types indigènes » et le rapport du blanc en contact avec les gens de couleur. Pour les auteurs, le colonialisme est un humanisme, idée que rejettent les détracteurs de ce mouvement au XX^e siècle. Il s'agit de lire leur œuvre romanesque à la lumière de leur thèse, parue dans leur ouvrage théorique – véritable manifeste – *Après l'exotisme de Loti, le roman colonial*². Ainsi, pour eux, le but du roman colonial est de « révéler l'intimité des races et des âmes des colons ou d'indigènes ». L'île cessera d'être une colonie en 1946, en devenant département français. La période esclavagiste – qui court de 1690 à 1848 – a donné naissance à la culture créole. Dans une population composée de colons, d'esclaves et de forbans, la question de l'identité va se poser. A l'instar du déterminisme utilisé chez les naturalistes, Marius et Ary Leblond établissent un lien entre les comportements et « la race », terme employé couramment par les deux auteurs, alors qu'aujourd'hui, au XXI^e siècle, le terme est connoté négativement, voire exclu du discours sur l'homme.

INTRODUCTION

Dans son introduction aux *Écrits sur la littérature coloniale*, Vladimir Kapor rapporte les propos de Pierre Mille, l'un des principaux auteurs coloniaux, qui déclarait en 1909 : « La littérature coloniale française n'existe pas »³. Cela surprend de prime abord. De son côté, Roland Lebel fait remarquer, dans son ouvrage intitulé *Histoire de la littérature coloniale en France* que « La littérature coloniale française ne date guère que du XIX^e siècle. Auparavant elle se confond avec l'histoire de l'exotisme »⁴. L'expansion coloniale, qui se fait au lendemain des

¹ LCF, Université de La Réunion, reitnadof@live.fr.

² Marius-Ary Leblond, *Après l'exotisme de Loti, le roman colonial*, Paris, V. Rasmussen, 1926.

³ Marius-Ary Leblond, *Écrits sur la littérature coloniale*, Textes choisis et présentés par Vladimir Kapor, Paris, L'Harmattan, 2012, p. XIII.

⁴ Roland Lebel, *Histoire de la littérature coloniale en France*, Paris, Larose, 1931, p. 7.

revers de 1870, a conduit à la naissance d'un mouvement littéraire, la littérature coloniale.

Que peut signifier la remarque de Pierre Mille ? On ne peut en saisir les subtilités que si l'on observe la définition qu'il donne d'une œuvre de littérature coloniale : « une œuvre de littérature coloniale serait celle [...] produite par un Européen né dans la colonie ou qui y a vécu [...] les seules années où l'on possède une sensibilité, celle de l'adolescence et de la jeunesse »¹. Il conclut que la France n'a pas de littérature coloniale mais « une littérature de tourisme colonial »². Pour Pierre Mille, donc, seuls pourraient entrer dans cette catégorie du « romancier colonial » les écrivains natifs, tels que les Leblond pour La Réunion. L'idée défendue ici serait que l'auteur colonial, qui n'est pas un métropolitain de passage, propose dans son roman l'observation d'un objet qui lui est familier et non pas extérieur. « Exotisme » alors s'oppose à « colonialisme », ce qui peut paraître étrange quand on sait que la littérature coloniale découle de la littérature exotique. Cette idée, présente sous la plume de Jean-Marc Moura, est reprise par Jean-Michel Racault :

Le roman colonial s'est constitué comme mode de représentation de l'autre et de l'ailleurs en s'autonomisant d'abord au sein de la littérature exotique, puis contre elle. Émergeant vers le tournant du siècle, à la suite du célèbre discours programmatique à la Chambre des Députés du 29 juillet 1885 où Jules Ferry définissait la « mission civilisatrice » de la France, le roman colonial connut sa période faste dans les années 1900-1930³.

Après le peuplement de l'île de La Réunion va naître l'affirmation d'une personnalité culturelle distincte de celle de la métropole grâce à la créolisation et au métissage.

Quels que soient la colonie et le pays colonisateur, la remarque est la même. Que l'on prenne les romans de M. Duras sur l'Indochine, ou ceux d'auteurs comme V. Hugo (*Bug Jargal*), A. Dumas (*Georges*), les œuvres n'envisagent plus les problèmes contemporains du seul point de vue de la France, ou de l'Europe : les romans donnent à lire – et à voir presque – deux visions du monde.

Il en est ainsi dans la sphère créolo-francophone, des Antilles aux Mascareignes :

La réflexion culturelle et identitaire qui secouera les îles créolo-francophones des Antilles dans les années trente, sera la Négritude. Ce mouvement de poètes va contester la vision négative que l'Occident produisait à propos de l'Afrique. Elle va aussi contester la colonisation elle-même, colonisation que bien des esprits éclairés, persuadés que les Blancs avaient la charge du monde, n'arrêtaient pas de célébrer [...] C'est avec la Négritude que bien des mouvements de résistance,

¹ Pierre Mille, « En passant : littérature coloniale », in *Le Temps*, 19 août 1909.

² *Ibid.*

³ Jean-Michel Racault, « Marius et Ary Leblond théoriciens du roman colonial : exotisme, altérité, créolité », *Les Cahiers naturalistes*, Société littéraire des Amis d'Emile Zola, n°88, 2014.

vont se constituer, que bien des oppositions et bien des renaissances collectives, vont obliger l'Occident à refondre ses modes de domination de l'univers connu¹.

Pour P. Chamoiseau, la « créolisation » est « la mise en contact accélérée et massive de peuples, de langues, de cultures, de races, de conceptions du monde et de cosmogonies. Cette mise en contact se fera selon des dynamiques qui relèvent du choc et de la déflagration »². Il évoque le cas des Africains envoyés par bateaux entiers, pour expliquer la créolisation des Amériques, mais le même schéma peut être convoqué pour les Africains esclaves débarquant à Bourbon. Ces hommes rencontreront les colons européens – français surtout – diversités humaines qui devront apprendre à vivre ensemble. De là vont naître une culture du mélange et un art nouveau, danse et musique réunionnaises en sont les résultats. Ainsi l'identité créole ne peut se concevoir que dans un rapport à l'Autre.

En 1848, l'esclavage est aboli. Cette même année, Bourbon prend définitivement le nom d'île de La Réunion. La destruction du système esclavagiste se poursuit tout au long du XIX^e et au XX^e siècle, pendant que se consolide le régime colonial. La Traite négrière n'existant plus, la main d'œuvre pour les colonies sera constituée des engagés libres, Indiens, Africains et Chinois essentiellement pour La Réunion. Les récits des Leblond mettent en scène des personnages illustrant cette part de l'Histoire. La valeur esthétique de leurs romans est incontestable mais leur fonction ne réside pas uniquement dans le plaisir de la lecture, fondée par la collaboration du lecteur à l'élaboration de l'œuvre. On peut légitimement penser que leurs romans peuvent aujourd'hui, au XXI^e siècle, constituer le témoignage d'une ère passée, d'une époque ciblée. Certains d'entre eux renvoient au colonialisme en plein essor, d'autres signent la fin annoncée d'une domination, au moins dans l'esprit si ce n'est dans les faits. L'*ethos* est un des éléments clés du roman leblondien. Dans *La Kermesse noire*, le sous-titre « Roman d'une élection aux colonies »³ inscrit cette œuvre dans la droite ligne du roman réaliste, voire naturaliste, dont est héritier le XX^e siècle naissant – puisque ce roman est publié en 1904, sous le titre *La Sarabande*, *La Kermesse noire* devenant le nouveau titre de la deuxième édition en 1934. Ainsi ce roman pose, dès les chapitres 1 et 2 – à considérer ici comme l'*incipit* – deux mondes opposés. Le premier chapitre convoque un milieu bourgeois dans lequel évoluent des hommes et des femmes blancs, indifférents au politique, stables, et dont la stabilité d'ailleurs est marquée symboliquement par leur posture, assis dans les fauteuils sur la terrasse. Leurs occupations – et préoccupations aussi – sont à l'image de l'indifférence qu'ils portent à ce qui se passe au dehors, à savoir la préparation d'une réunion à caractère politique. De l'autre côté, et justement au-dehors, se trouvent les « gens de couleur » (*La Sarabande*, dorénavant noté S., 10), en mouvement, bien que leur allure soit celle « d'une promenade de gens qui se reposent

¹ Patrick Chamoiseau, « Dans la pierre monde », *Potomitan (site de promotion et des cultures de langues créoles)*, www.potomitan.info/divers/pierre.php, consulté en août 2016.

² *Ibid.*

³ Marius-Ary Leblond, *La Kermesse noire. Roman d'une élection aux colonies*, Paris, Jean Crès, 1934.

des affaires », manière de souligner l'indolence caractéristique, selon les auteurs, des Noirs. Il est intéressant de s'arrêter sur la description – procédé qui domine ces deux chapitres – pour noter comme les Blancs sont décrits positivement. À la « grâce » des jeunes femmes blanches et bourgeoises s'oppose « la peau olivâtre des figures » des gens de couleur. Même la paresse est connotée positivement chez les femmes blanches : « Elles prenaient l'air, paresseuses à sortir... » (S., 7), tandis qu'elle est perçue comme un anathème, si ce n'est une tare, chez les gens de couleur : « La paresse inclinait vaguement les têtes en attitudes d'imploration » (S., 10). On peut aller jusqu'à dire que l'*ethos* de la paresse ici favorise le passage à la posture de l'imploration, l'esclavage n'est pas très ancien et peut expliquer certaines attitudes.

Entre ces deux groupes, se situe un troisième, que nous appellerons ici celui du milieu, et non pas des mulâtres, représenté par Eugène Bettine. En effet, Eugène n'est ni blanc de souche européenne, ni noir. Le narrateur souligne « la blancheur parfaite de son teint, bien qu'on le sût petit-fils d'une ancienne esclave noire » (S., 10). Il est donc le produit de métissage, pas directement mulâtre – au sens du dictionnaire, né d'un Blanc et d'une Noire (ou d'une Blanche et d'un Noir) – mais métis quand même. C'est un homme arrivé dans la société, puisque « son élection au conseil municipal avait été considérée comme un succès de classe » (S., 10). Voilà donc posés les personnages et leurs milieux, et, comme chez Zola, le roman devient un lieu d'expérimentation des mécanismes qui sous-tendent l'homme et la société. À l'instar des Frères Goncourt, on peut imaginer sous la plume des Leblond la réflexion suivante :

Nous nous sommes demandé si ce qu'on appelle « les basses classes » n'avait pas droit au Roman ; [...]. Nous nous sommes demandé s'il y avait encore, pour l'écrivain et pour le lecteur, en ces années d'égalité où nous sommes, des classes indignes, des malheurs trop bas, des drames trop mal embouchés, des catastrophes d'une terreur trop peu noble (De Goncourt, 23-24)¹.

Or c'est bien le projet annoncé par les Leblond dans leur manifeste, *Après l'exotisme de Loti, le roman colonial* : le roman colonial « n'est plus seulement une machine à décors et une matière à aventures, il aborde les revendications et les grands problèmes sociaux ou spirituels qu'on ne trouvait jusqu'ici que dans ces romans métropolitains des Balzac, des Zola ou des Bourget »².

La précision apportée par le narrateur, « succès de classe » (S., 10), signale la conscience de classe d'Eugène et constitue sa fierté. Il se sait descendant d'une esclave mais échappe à son monde d'origine par le titre de conseiller municipal, statut qui le place au-dessus des autres mulâtres. Au contraire, le docteur Azalée, promis à sa cousine héritière, laisse tomber celle-ci pour une « jeune dame, de sang un peu mêlé » (S., 9). On voit ainsi que, si la société semble scin-

¹ Edmond et Jules De Goncourt, *Germinie Lacerteux*, préface de la première édition, Paris, Union générale d'Éditions, collection « 10/18 », 1979.

² Marius-Ary Leblond, *Après l'exotisme de Loti, le roman colonial*, Paris, V. Rasmussen, 1926, p. 8.

dée en deux groupes, la réalité est autrement plus complexe. Tout se passe à travers le regard porté par les colons, blancs, sur les autres. L'esclavage est aboli depuis longtemps quand paraissent les romans des Leblond mais la mentalité qui s'est forgée au cours des siècles persiste. Les Noirs, parce que considérés comme inférieurs, ont été réduits en esclavage. La couleur de peau et la culture différente désigneraient l'infériorité. Montaigne a pris la défense des cannibales, et si son texte apparaît comme le fondateur du mythe du bon sauvage, en vogue plus tard, il n'en déplore pas moins l'attitude de rejet des Européens et leur ethnocentrisme. L'idéologie qui prône la supériorité du blanc sur les autres s'est ainsi construite au fil du temps. La colonisation à La Réunion – et d'une manière générale – a favorisé le développement de cette idée.

La Sarabande, et d'autres romans comme *Le Miracle de la race*, mettent en évidence les préjugés des Blancs à l'endroit des Noirs. Ainsi, Alexis, personnage principal dans *Le Miracle de la race*, pense des Noirs qu'ils sont « nés voleurs »¹. Les Noirs semblent être les parias de cette société bipolaire et leur rapport au blanc est un rapport de soumission. Le Cafre auquel s'adresse Eugène utilise une apostrophe qui en dit long sur leur relation : « Non, m'siè Eugène » (S., 11). Le langage du Cafre, personnage qui n'est d'ailleurs pas nommé, semble faire de lui un descendant d'un des Africains issus de l'esclavage. On retrouve ce signe de respect dans *Les Sortilèges*, roman dans lequel l'héritage de l'esclavage est singulier et la suprématie blanche évidente. Les engagés qui travaillent à l'usine – l'Établissement – vouent au maître blanc un respect sans bornes et se découvrent le chef à l'approche du fils du maître, « les matrones contemplant avec épanouissement sa figure rose et blanche »². Là encore la description, abondante, permet une lecture du roman comme témoin d'un temps et d'un milieu. Comme chez Zola et les naturalistes, par la loi du déterminisme, les êtres sont ce que créent l'environnement et l'hérédité.

Pour les Leblond, la France – et la colonisation – avait une mission civilisatrice. Le roman colonial est l'occasion de « chanter l'Empire et ses réalisations »³. Cependant les deux auteurs admettent l'idée que tout ne peut être parfait, ce qui justifierait les allégations des opposants au colonialisme, selon lesquels les pro-coloniaux propagent des idées « faussement humanitaires ». Les deux cousins anticipent sur les objections que l'on peut leur opposer :

Il est vrai que, comme tout progrès, elle (la colonisation) provoque d'abord bien des morts, parfois des crimes, et c'est à les diminuer que l'on doit employer tout son effort. Plus qu'aucune autre nation européenne, la France a été libérale et humaine envers les races qu'elle a assujetties, et que, seule, elle élève peu à peu à l'égalité⁴.

¹ Marius-Ary Leblond, *Le Miracle de la race*, Paris, Éditions Albin Michel, édition définitive, 1921, p. 70.

² Marius-Ary Leblond, *Les Sortilèges*, Paris, Fasquelle, 1905, p. 21.

³ Carpanin Marimoutou, « L'exote exotique. Entre "récit exotique" et "roman colonial" », in *L'Exotisme*, Cahiers du CRLH-CIRAOI, n°5, Paris, Didier Érudition, 1988, p. 263.

⁴ Marius-Ary Leblond, *Écrits sur la littérature coloniale*, op. cit.

Pour les Leblond, le colonialisme est un humanisme, et pour le montrer, ils s'appuient sur une comparaison entre la colonisation anglaise et celle française :

L'Anglais domine les races vaincues, ordonne, tranche, crie sa supériorité [...] Son impérialisme s'exprime par un lyrisme ardent, au verbe pressant, à la syntaxe martelée, au ton altier qui commande l'admiration des lecteurs européens accoutumés par une éducation de tant de siècles au culte de la gloire et de la force guerrière. Le Français, égalitaire même quand il n'est qu'un soldat un peu brutal d'expédition rapide, cherche spontanément à assimiler les indigènes soumis : c'est une conquête intellectuelle et morale lente qui implique les minutieuses analyses¹.

N'était-ce pas aussi au nom de leur « mission civilisatrice » que les Européens avaient décimé les Indiens ? La conversion forcée au catholicisme a fait des ravages. De façon similaire, l'humanisme dont se réclament les deux auteurs revêt une drôle de forme. Cependant le procès que nous pourrions en faire est atténué, par exemple dans *Ulysse Cafre*, par la figure du père Mikaël des Vaysseaux. Issu de « l'une des plus fines et intelligentes familles de l'île »², il passe son temps à faire du bien. Il visite Ulysse à l'hôpital et c'est à cet homme, désigné de façon métonymique – « la robe noire » – que s'attachera le cafre. La mission civilisatrice en question passe par la religion catholique importée par les colons pour occulter les autres pratiques ancestrales auxquelles on associe la sorcellerie.

La théorie des Leblond sur le roman colonial, énoncée dans leur manifeste *Après l'exotisme de Loti, le roman colonial*, se lit aussi entre les lignes de leurs romans. Si leur œuvre est riche d'ouvrages critiques, théoriques ou historiques, leurs romans sont également une mine à explorer. Les romans portant sur La Réunion permettent de confronter les regards portés sur la colonie de l'île Bourbon : celui du créole blanc – tel qu'il se définit dans ces romans, fils ou fille de métropolitains installés dans l'île – celui des autres, Malabars, Cafres, Indiens, Chinois, c'est-à-dire ceux arrivés au fur et à mesure du peuplement de l'île, descendants d'esclaves ou d'engagés, en tout cas ceux qui se définissent par leur différence d'avec le type européen. La France et le Français sont donc les points de référence incontournables de ces romans. La mission civilisatrice ci-dessus évoquée est au cœur des romans de ces deux écrivains, cousins et non pas frères, Leblond étant leur nom de plume. La lecture de cette partie de leur œuvre romanesque soulève la question de l'identité et celle des préjugés raciaux. Certes, il s'agit de fictions, mais qui est derrière le narrateur ? Peut-on légitimement penser que le racisme, ou au moins le racialisme, parcourt ces œuvres ? Lorsque le récit dévalorise le colonisé, il légitime la colonisation en affirmant la supériorité

¹ Marius-Ary Leblond, *La France devant l'Europe*, Paris, Fasquelle, 1913.

² Marius-Ary Leblond, *Ulysse cafre ou l'histoire dorée d'un Noir*, Paris, les Éditions de France, 1924, p. 121.

et la prééminence des blancs. Certains portraits des personnages non blancs en disent long, de même que les rapports du blanc aux autres. *Le Miracle de la race* est, à cet égard, l'un des romans où cette conception est prégnante, le titre est programmatique d'ailleurs. Le refus d'être un « déclassé » pour le personnage principal dit aussi le lien entre la classe sociale et l'appartenance à un groupe. Les romans semblent en montrer deux : d'une part les Blancs, riches, responsables politiques, rentiers, et de l'autre tous les autres, les non blancs – Cafres, Indiens, Chinois. Les clichés racialisés abondent. L'histoire du peuplement de l'île semble aussi inséparable de la construction de l'identité et le lexique employé pour désigner le second groupe est particulièrement négatif. Cependant, tout n'est pas aussi catégorique, on trouve dans ces romans des hommes blancs prenant la défense des noirs ou tout au moins qui en font l'éloge, reste à savoir si la démarche est franche ou, là encore, intéressée. Ulysse (dans *Ulysse cafre*) finit par s'assimiler au point de devenir comme un membre de la famille mais il ne le devient que parce qu'il embrasse la religion catholique jusqu'au baptême. Mais en réalité, il n'est que « l'ombre du blanc », comme le dit un des personnages de ce roman. L'assimilation, rappelle Carpanin Marimoutou, c'est « instaurer et garder la distance [...], tenir l'autre à la distance nécessaire »¹.

CONCLUSION

Le roman colonial, selon les Leblond, doit aborder « les revendications et les grands problèmes sociaux ou spirituels, qu'on ne trouvait jusqu'ici que dans les romans métropolitains des Balzac, Zola ou des Bourget »². Il s'agit donc d'une littérature s'inspirant clairement de l'esthétique naturaliste. On peut penser à l'étude des comportements et au rapport établi entre un homme et son milieu que mettent en évidence les romans coloniaux des Leblond. Bourget définissait le vrai romancier comme un historiographe des mœurs, c'est peut-être cette qualification que nous pouvons donner à nos deux auteurs. Cela n'enlève rien à la littérature et à la poésie de leur œuvre romanesque. Les romans des Leblond abordent divers aspects de la société coloniale. On découvre une sorte de paradoxe qui se produit au cœur du roman : il rapproche les cultures mais en même temps il les singularise – ce que montre, à bien des égards, *Le Miracle de la Race*. La question de l'Autre et celle de l'identité sont donc à l'œuvre dans toute leur production romanesque.

L'idéologie coloniale salue dans ces romans le courage des colons et leurs apports du point de vue linguistique. Beaucoup de choses sont vues à travers le prisme de la culture française, la langue en premier lieu. C'est ainsi qu'Alexis, dans le *Miracle de la race*, refuse de parler créole. Cette attitude a perduré longtemps à La Réunion.

¹ Carpanin Marimoutou, « L'exote exotique. Entre "récit exotique" et "roman colonial" », in *L'Exotisme*, op. cit., p. 264.

² Marius-Ary Leblond, *Après l'exotisme de Loti, le roman colonial*, op. cit.

BIBLIOGRAPHIE ET SITOGRAPHIE

- Chamoiseau, Patrick, « Dans la pierre monde », Potomitan, site de promotion et des cultures de langues créoles, www.potomitan.info/divers/pierre.php.
- De Goncourt, Edmond et Jules, *Germinie Lacerteux*, préface de la première édition, Paris, Union générale d'Éditions, collection « 10/18 », 1979, 250 pages.
- Lebel, Roland, *Histoire de la littérature coloniale en France*, Paris, Larose, 1931.
- Leblond, Marius-Ary, *Après l'exotisme de Loti, le roman colonial*, Paris, V. Rasmussen, 1926, 64 pages.
- Leblond, Marius-Ary, *Écrits sur la littérature coloniale*, Textes choisis et présentés par Vladimir Kapor, Paris, L'Harmattan, 2012, 234 pages.
- Leblond, Marius-Ary, *La France devant l'Europe*, Paris, Fasquelle, 1913.
- Leblond, Marius-Ary, *La Kermesse noire. Roman d'une élection aux colonies*, Paris, Jean Crès, 1934, 254 pages.
- Leblond, Marius-Ary, *Le Miracle de la race*, Paris, Éditions Albin Michel, édition définitive, 1921, 317 pages.
- Leblond, Marius-Ary, *Les Sortilèges*, Paris, Fasquelle, 1905, 312 pages.
- Leblond, Marius-Ary, *Ulysse café ou l'histoire dorée d'un Noir*, les Éditions de France, Paris, 1924, 310 pages.
- Marimoutou, Carpanin, « L'exote exotique. Entre "récit exotique" et "roman colonial" », in *L'Exotisme*, Cahiers du CRLH-CIRAOI, n°5, Paris, Didier Érudition, 1988, 465 pages.
- Mille, Pierre, « En passant : littérature coloniale », in *Le Temps*, août 1930.
- Racault, Jean-Michel, « Marius et Ary Leblond théoriciens du roman colonial : exotisme, altérité, créolité », in *Les Cahiers naturalistes*, Société littéraire des Amis d'Émile Zola, n°88, 2014.